



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Rapatrier les survivants d'un autre monde

Sarah Timperman
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Mai 2025

Tandis que la plupart des Belges vivent dans la joie de la Libération, de nombreuses familles sont toujours dans l'attente de nouvelles ou du retour d'un proche déporté. Les lieux vers lesquels les internés du fort de Breendonk ou de la caserne Dossin ont été déportés resteront pendant de longs mois sous le joug nazi avant d'être libérés par les Alliés. Durant le printemps 1945, le mot d'ordre sera le rapatriement qui se déroulera sous l'égide d'institutions nationales et internationales. Si les premiers retours commencent en avril 1945, certains déportés mettront des semaines voire des mois à revenir au pays.

Une situation sanitaire dramatique dans les camps libérés

À la fin du mois de juillet 1944, Majdanek est le premier grand camp libéré par les Soviétiques qui y découvrent les preuves du meurtre de masses et quelques centaines de survivants. Devant l'arrivée imminente de l'Armée rouge, le camp a été évacué de la majorité de ses détenus. Ce sera aussi le cas à Auschwitz où le 18 janvier 1945 les SS entraînent sur les routes 58 000 détenus dans une « Marche de la mort ». Quelques jours plus tard, le 27 janvier 1945, les éclaireurs de l'armée soviétique pénètrent dans le complexe concentrationnaire d'Auschwitz-Birkenau après avoir vaincu une faible résistance allemande. Le camp semble désert et ce n'est que progressivement qu'ils y découvrent des survivants moribonds terrés dans leurs baraquements. Ils sont environ huit mille prisonniers trop faibles et malades à avoir été laissés sur place par les SS, sans nourriture, sans soins, à la merci du froid. Dans les jours qui suivent la découverte du camp, la mortalité reste très élevée malgré les soins prodigués par les médecins et les infirmiers de l'armée soviétique et de la Croix-Rouge polonaise dans les hôpitaux érigés à la hâte dans le camp¹.

Jusqu'à la fin de la guerre, les nazis transfèrent massivement les prisonniers d'un camp à l'autre en fonction de l'avance des Alliés. Mais l'afflux de nouveaux détenus qui intègrent des camps situés à l'intérieur du Reich provoque leur complète désorganisation. L'incurie de la plupart des commandants de camps, la surpopulation, les épidémies comme le typhus et le manque de nourriture dévastent les camps. Le premier camp ouvert par les Alliés à l'ouest est celui d'Ohrdruf, un commando dépendant de Buchenwald, dans lequel les Américains pénètrent le 5 avril 1945. Ils y découvrent des cadavres gisants éparpillés entre les baraquements ou empilés à l'intérieur. Les troupes britanniques, quant à elles, entrent dans le camp de Bergen-Belsen le 15 avril où elles font face à un véritable mouvoir fait de scènes de famine et de mort d'une ampleur jamais vue auparavant. « My God, the dead are walking ! » s'exclamera le rabbin de l'armée britannique, Leslie Hardman, lorsqu'il pénètre dans le camp

¹ Andrzej Strzelecki, « La liquidation du camp », in *Auschwitz 1940-1945*, vol 5, Auschwitz, Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, 2011, p. 56-58.

le 17 avril 1945². Deux semaines plus tard, le camp de Dachau est atteint par les Alliés qui y découvrent avec horreur un train contenant plus de deux mille cadavres en état de décomposition avancée.

Dans tous les camps libérés par les Alliés, les soldats trouvent une situation sanitaire dramatique³. Des cadavres jonchent le sol, des prisonniers faméliques errent dans les allées ou se meurent sur leur châlit. La plupart des unités médicales n'arrivent que dans les jours qui suivent. Dans la mesure où ils découvrent les camps pratiquement par hasard, les Alliés ne sont nullement préparés à soigner et prendre en charge des survivants d'un autre monde. Les premiers secours sont donc improvisés, des structures de soin sommaire organisées. Le travail à accomplir par les équipes médicales est compliqué par le faible approvisionnement en médicaments, nourritures et vêtements. Afin d'endiguer les épidémies de typhus et de tuberculose, les camps sont placés en quarantaine, les détenus vaccinés et désinfectés au DDT. Malgré tout, un grand nombre continue de mourir en raison des épidémies, des séquelles de la sous-alimentation et des mauvais traitements subis. Nombreux sont ceux qui resteront hospitalisés durant plusieurs semaines, leur état ne leur permettant pas d'envisager un rapatriement. Pour les autres qui voudraient quitter au plus vite les lieux de leur détention commence une pénible période d'attente. La quarantaine, le manque de moyens de transport et les opérations militaires en cours postposent douloureusement leur départ.

L'attente et les multiples chemins du retour

Pour des raisons de stratégie militaire, le haut commandement allié, le SHAEF (*Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force*), décrète dans un premier temps le « Stand-still » afin d'immobiliser chaque individu sur le lieu même de sa libération, qu'il soit prisonnier de guerre, travailleur requis ou déporté⁴. Ensuite, dans la perspective d'une guerre encore longue, priorité devait être donnée au rapatriement des prisonniers de guerre anglo-saxons. Mais avec la découverte des camps de concentration et la situation sanitaire des déportés, cet ordre de priorité va évoluer et la nouvelle politique sera d'accélérer les rapatriements de ceux qui sont à présent qualifiés de *Displaced Person (DP)*. Pour organiser et gérer humainement cette opération, le SHAEF s'appuie sur l'UNRRA (l'Administration des Nations unies pour le secours et la reconstruction). Les *DP's* en état de voyager sont regroupées dans des centres de rassemblement d'où sont organisés les départs. Ces centres se trouvent souvent juste derrière le front et sont établis dans des installations improvisées comme des bases militaires, des zones d'entraînement désaffectées, d'anciens camps de prisonniers de guerre ou même dans les camps de concentration eux-mêmes comme Bergen-Belsen ou Dachau. Les relations entre les anciens détenus et les autorités militaires y sont parfois tendues, les déportés reprochant aux Alliés de ne pas faire tout leur possible pour accélérer le rapatriement⁵. En attendant le départ, la vie s'organise malgré tout. Les déportés sont regroupés par nationalité et pris en charge par des représentants de leur pays qui arrivent progressivement sur place. Mais les moyens d'action de ces agents nationaux sont limités dans la mesure où les gouvernements

² Leslie Hardman et Cecily Goodman, *The Survivors: The story of the Belsen Remnant*, Londres, Vallentine Mitchell, 1958. Cité par Dan Stone, *The liberation of the camps. The end of the Holocaust and its aftermath*, New-Haven, Yale University Press, 2023, p. 83.

³ Voir Marie-Anne Matard-Bonucci, *La libération des camps et le retour des déportés. L'histoire en souffrance*, Bruxelles, Complexe, 1995 et Suzanne Bardgett, « Les Alliés et la libération des camps », in François Bedarida et Laurent Gervereau (dir.), *La déportation, le système concentrationnaire nazi*, Paris, BDIC, 1995, p. 197-214.

⁴ Pieter Lagrou, *Mémoires patriotiques et occupation nazie*, Bruxelles, Complexe, 2003, p. 85-86.

⁵ Marie-Anne Matard-Bonucci *op. cit.*, p. 115.

des pays alliés reçoivent l'ordre de s'en remettre au SHAEF qui lui seul peut décider des opérations et des modalités du rapatriement. Celui-ci peut parfois prendre plusieurs semaines notamment pour les déportés qui étaient dans des petits commandos et qui se sont retrouvés isolés, livrés à eux-mêmes.

C'est ce qu'a vécu, Génia Goldgicht⁶, qui se trouvait dans un commando de terrassement situé à une centaine de kilomètres de Ravensbrück. Lorsque les SS ont déserté les lieux, elle a trouvé refuge avec quelques camarades dans un village abandonné à proximité du camp :

Nous restons environ trois semaines dans ces maisons de Neustadt-Glewe, puis une délégation franco-belge arrive pour s'occuper de notre rapatriement. Les filles russes et ukrainiennes sont déjà parties depuis longtemps, car les soldats soviétiques avaient réquisitionné des voitures et des chevaux pour elles. Nous les ressortissantes des pays occidentaux, nous avons dû attendre plus longtemps. Des camions nous conduisent dans un très grand lieu de rassemblement à Torgau [...] Ce camp à Torgau est vraiment immense. Il rassemble des prisonniers de guerre, des jeunes du STO, des travailleurs volontaires de toutes les nationalités qui attendent là leur rapatriement. De grandes cantines militaires distribuent de la nourriture en quantité relativement abondante. Avec les filles, je me traîne pour aller chercher du ravitaillement, puis nous revenons nous installer dans notre coin sans nous mêler aux autres [...] Petit à petit, le camp se vide. Chaque délégation militaire vient à tour de rôle prendre en charge ses ressortissants. Au bout de deux ou trois semaines, c'est enfin notre tour. Des camions anglais ouverts viennent nous chercher, ils nous emmènent en Belgique en traversant des villes allemandes totalement sinistrées⁷.

Les scénarios de retour sont multiples et il est difficile de dégager un parcours type. L'on peut néanmoins distinguer les retours individuels des retours collectifs organisés par les Alliés. Les retours individuels se font hors des circuits officiels au gré des circonstances et des rencontres. C'est de cette façon que Maurice Pioro⁸ parvient à rentrer en Belgique. Atteint du typhus, il n'a pu être évacué de Dachau avec les premiers convois de rapatriés. Maintenu en quarantaine à l'hôpital du camp, il se joindra, au terme de celle-ci, à un petit groupe qui quitte le camp de sa propre initiative :

À la fin du mois de mai, le Père Paternotte⁹, aumônier catholique de l'armée belge et commandant du mouvement national belge, a appris par la radio la présence de deux de ses adjoints à Dachau. Il a donc emprunté (pour ne pas dire subtilisé) une ambulance à la Croix-Rouge anglaise. Comme il y a la place, il me propose de me ramener au pays. Je peux quitter l'hôpital de Dachau. Pour tout vêtement, je n'ai que mon pyjama. Dans l'urgence de la libération, des réserves de vêtements civils n'ont pas encore été préparés. Par contre, les libérateurs ont trouvé un stock de 10 000 uniformes SS destinés à la Panzer division, et on m'en a attribué un. L'ambulance est au complet, pour moi une place assise (qui à mes yeux vaut de l'or), les couchettes pour les deux autres malades, nous nous mettons en route. Le

⁶ Génia Goldgicht (1923-2021) est déportée de Malines à Auschwitz par le XX^e convoi du 19 avril 1943. En janvier 1945, elle fait la « Marche de la mort » jusqu'à Ravensbrück et est ensuite affectée au sous-camp de Neustadt-Glewe d'où elle est libérée le 2 mai 1945 par les troupes soviétiques.

⁷ Génia Oboeuf, *Génia et Aimé. Survivre ensemble à Auschwitz*, Paris, Alisio Histoire, 2022, p. 167-168.

⁸ Maurice Pioro (1923-2013) est détenu à la prison de Saint-Gilles et déporté à Auschwitz au mois de juin 1943. En janvier 1945, il est évacué du camp d'Auschwitz III-Monowicz vers Buchenwald et ensuite à Dachau par le « train de la mort ».

⁹ Abbé Marcel Paternotte (1907-1987) : vicaire de la paroisse de Marcinelle, Résistant (Mouvement National Belge). Organise différentes filières de sauvetage d'aviateurs alliés et de familles juives. Reconnu Justes parmi les Nations par Yad Vashem en 1975.

1^{er} juin 1945 après un arrêt à l'hôpital de Trèves, nous arrivons chez le Père Paternotte, à Marcinelle¹⁰.



Le retour de Dachau en faisant une halte à Trèves. À gauche (4^e) Maurice Pioro, en uniforme noir de la *Waffen SS*. À droite (4^e), l'abbé Paternotte, avec le képi © Musée Juif de Belgique

Les déportés libérés dans la zone soviétique, dont principalement ceux d'Auschwitz et de ses camps annexes, endurent un rapatriement particulièrement long et éprouvant. Par leurs propres moyens, en faisant étape dans les villes polonaises, ils doivent rejoindre Odessa, point de ralliement pour les départs vers l'ouest via la mer Noire et la Méditerranée¹¹. Au début du mois d'avril 1945, un certain nombre de déportés parvient à embarquer sur des navires qui rapatrient des prisonniers de guerre. C'est le cas de Maurice Goldstein¹², infirmier à Auschwitz, resté avec les malades au moment de l'évacuation du camp. Dans un petit carnet, il a noté quotidiennement le récit du long périple de son retour en Belgique :

Vendredi 9 février (Cracovie) :

Nous nous levons tôt. Je suis prêt à 7 h 30. J'attends Samy et Horst pour faire nos adieux à Hans qui voyagera séparément. Nous quittons Cracovie à 8 h 30. D'abord, nous faisons cinq kilomètres à pied. Puis un camion soviétique non bâché accepte de nous prendre. Nous avons froid pendant le voyage, mais le camion nous dépose à Tarnov. Nous continuons notre route en camion vers Dębica et ensuite vers Rzeszów. Là, nous sommes hébergés par une

¹⁰ Maurice Pioro, *Mes 999 jours en enfer*, Bruxelles, Plue-value Éditions, 2008, p. 55.

¹¹ Annette Wieviorka, « le retour des déportés », in François Bedarida et Laurent Gervereau (dir.), *op. cit.*, p. 225.

¹² Maurice Goldstein (1922-1996) déporté de Malines à Auschwitz en septembre 1943 par le XXII^e convoi. Est envoyé dans les mines de Fürstengrube, réintègre ensuite le camp principal d'Auschwitz où il se fait accepter comme infirmier au *Revier*.

famille sympathique. On nous offre un repas et un lit. Les gens dorment sur des matelas et nous dans leur lit couvert d'un édredon. C'était une famille de cheminots¹³.

Mercredi 14 février (Lublin) :

Nous nous installons provisoirement dans cette ville de Pologne orientale, capitale provisoire de l'État polonais, à quelques dizaines de kilomètres de l'Union soviétique. Notre ami polonais nous conduit à la Croix-Rouge. Nous attendons là, pendant de longues palabres que l'on veuille bien s'occuper de nous. Finalement, nous sommes nourris. Quant à l'hébergement, il se fera dans une école où nous dormirons par terre, par manque de place¹⁴.

Jeudi 29 mars (Odessa) :

On nous annonce notre départ. Nous emballons en toute hâte nos pauvres frusques. Vers 13 heures, nous partons en rang et traversons la ville [...] Sur les quais, la vue de prisonniers allemands en train de travailler sous la surveillance de soldats soviétiques nous a procuré un sentiment de revanche bien compréhensible, après ce que nous avons subi. Nous les insultons au passage. Nous voyons le bateau anglais sur lequel nous allons naviguer. Nous embarquons vers 15 h sur le pont supérieur, l'équivalent d'une première classe, car nous côtoyons des officiers, anciens prisonniers de guerre français, anglais, américains, canadiens. Nous sommes merveilleusement accueillis par le personnel anglais [...] Nous sommes une vingtaine de rescapés d'Auschwitz. Il y a également une douzaine de femmes qui viennent d'un camp près de Königsberg¹⁵.



Arrivée à Marseille d'un navire de transport de troupes de la Royal Navy qui effectue les voyages de rapatriement depuis Odessa. À son bord se trouvent principalement des prisonniers de guerre, mais également des rescapés d'Auschwitz dont Maurice Goldstein, 5 avril 1945 © Fédération Nationale des Déportés et Internés, Résistants et Patriotes

¹³ Baron Maurice Goldstein, *Chronique d'un rescapé d'Auschwitz. Un médecin belge né en Pologne*, Bruxelles, Fondation Auschwitz, 2016, p. 161.

¹⁴ *Ibid.*, p. 164.

¹⁵ *Ibid.*, p. 174.

Le bateau sur lequel se trouve Maurice Goldstein accoste à Marseille le 5 avril 1945 après une semaine de traversée. Mais peu de déportés occidentaux ont eu l'opportunité d'embarquer sur les rares navires qui font la liaison. La plupart devront attendre le mois de juin 1945, lorsque les Soviétiques ouvrent la ligne de démarcation qui sépare leur zone de celle des Américains et des Britanniques, permettant ainsi que le rapatriement s'effectue par voie de terre et non plus par mer. Les autorités russes transfèrent alors les Occidentaux vers des camps de transit situés en Biélorussie et en Ukraine où certains resteront encore tout l'été avant d'être rapatriés en train dans leur pays en passant par la Roumanie et l'Autriche¹⁶. Parmi les rescapés qui empruntent cette voie de retour, Primo Levi qui a séjourné entre autres dans un camp en Biélorussie¹⁷. Primo Levi ne retrouvera Turin, sa maison et sa famille que le 19 octobre 1945 !

Signalons également que de nombreux rescapés des camps, principalement des femmes, passeront plusieurs semaines de convalescence en Suisse, mais surtout en Suède avant d'être rapatriés dans leur pays. Cela à la suite des négociations menées par la Croix-Rouge et la diplomatie suédoise qui ont permis de libérer des milliers de déportées des camps de Ravensbrück, de Neuengamme et de ses commandos dont quinze cents Belges, Hollandaises et Françaises¹⁸. C'est la voie de retour qu'empruntera Paula Schumiliver¹⁹ qui se trouvait dans un commando de Neuengamme, à Lagenhorn, lorsqu'elle apprend, sans trop y croire qu'elle va être libérée. Elle quitte le camp le 1^{er} mai 1945 dans un train de la Croix-Rouge suédoise qui gagne la Suède via le Danemark :

On nous a conduites jusqu'à la frontière et nous sommes arrivées au Danemark. Alors que nous étions dans la gare au Danemark, il y avait une foule immense qui accueillait les gens et qui jetait des tartines. On a commencé à nous désinfecter, on nous a mises sur un bateau pour aller en Suède et sur le bateau... Mon Dieu ! Nous nous conduisons comme une bande de sauvages. Nous sautions sur le lait et sur le pain qu'on nous distribuait. Les gens ne s'en sortaient plus, une vraie bande de sauvages. Finalement, on nous a conduites en Suède, et là on nous a désinfectées, on nous a douchées. J'étais complètement épuisée, j'avais de la fièvre. Et on nous a conduites à Malmö. Des docteurs nous ont auscultées, moi j'avais attrapé des abcès. Puis on nous a conduites à Virestad, une petite ville de province et là, on m'a conduite à l'hôpital, car j'étais épuisée, anémique. Je suis restée longtemps malade, je pesais 35 kg. Nous sommes restées là deux mois et puis nous sommes rentrées en Belgique²⁰.

¹⁶ Andrzej Strzelecki, *op. cit.*, p. 59.

¹⁷ Primo Levi relate le long périple de son retour à travers l'Europe de l'Est dans *La Trêve* (Paris, Bernard Grasset, 1963).

¹⁸ À partir de l'automne 1944, le Comte Bernadotte de Suède, président du Comité international de la Croix-Rouge (CICR), a négocié avec Himmler en vue d'obtenir la libération de prisonniers. Au mois de mars 1945, tous les déportés norvégiens et danois sont regroupés dans le camp de Neuengamme pour être ensuite évacués vers la Suède. La Croix-Rouge suédoise parviendra ensuite à sauver encore au moins 10 000 autres détenus, dont 7 000 femmes du camp de concentration de Ravensbrück et environ 2 000 autres femmes de commandos extérieurs de Neuengamme. Voir Bernhard Strebel, *Ravensbrück. Un complexe concentrationnaire*, Paris, Fayard, 2005, p. 475-501.

¹⁹ Paula Schumiliver (1912-2006) : résistante anversoise, arrêtée au mois de juin 1943, internée dans diverses prisons allemandes avant son transfert au camp de Ravensbrück et ensuite à Helmstedt-Beendorf et Lagenhorn à Hambourg.

²⁰ André Goldberg et Dominique Rozenberg, *Le Passage du Témoin. Portraits et témoignages de rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis*, Bruxelles, La Lettre volée/Fondation Auschwitz, 2018, p. 30.

Le 30 juin 1945, un premier contingent de trois cents déportées belges est rapatrié de Suède. Elles sont rassemblées à Malmö où elles embarquent sur des navires qui font la liaison vers Copenhague. De là, elles sont conduites à l'aérodrome pour décoller à destination de la Belgique. Trois avions atterrissent à Evere ce jour-là ; une semaine plus tard, à nouveau environ 300 femmes quittent la Suède en empruntant la même voie²¹. Transportées d'Evere au centre de rapatriement d'Uccle-Stalle, elles sont prises en charge par les services du Commissariat belge au rapatriement.

Le Commissariat belge au rapatriement (CBR)

Alors qu'il est encore en exil à Londres, le gouvernement belge fait du retour des déportés une priorité. Trois semaines seulement après le débarquement, il crée un Commissariat belge au rapatriement (CBR). Lorsque le pays est libéré, Paul Van Zeeland, ancien Premier ministre, en prend la direction, ce qui témoigne de l'importance accordée à cet organisme. Le CBR doit organiser le rapatriement en Belgique de tous ceux qui ont été déplacés du fait de la guerre à partir du territoire belge, à savoir près de 300 000 personnes. Il s'agit des déportés des camps, mais aussi des travailleurs volontaires ou obligatoires et des prisonniers de guerre²². Une première mission officielle du CBR, composée d'une quarantaine de camions et ambulances emmenée par Paul Van Zeeland, quitte la Belgique le 25 avril à destination de Buchenwald. Dans un premier temps, les autorités militaires alliées s'étaient opposées à cette mission. Le convoi avait finalement pu se mettre en route grâce à une lettre de recommandation du général Erskine, responsable du SHAEF²³. Bien que la majorité des déportés de Buchenwald rentrera finalement par avion, la mission, qui se rend également aux camps de Dachau et Flossenbourg, rapatrie quelque six cents Belges répartis en deux convois.

À Buchenwald, les déportés ont été conduits à Nohra, un aérodrome proche du camp. Mais l'opération de retour par avion est retardée à plusieurs reprises en raison des mauvaises communications et du mauvais temps²⁴. Ezra Natan²⁵ témoigne de l'arrivée de la mission belge :

Monsieur Van Zeeland est arrivé pour rapatrier les Belges avec des personnes de la Croix-Rouge. Finalement, on nous a mis dans des camions pour nous envoyer sur le champ d'aviation de Nohra afin de nous rapatrier. Certains voulaient même partir en voiture, à pied, n'importe comment. Il y en a qui sont partis avec les voitures des reporters belges, c'étaient des personnalités et ce sont eux d'ailleurs qui sont arrivés les premiers en Belgique. À Nohra, il n'y avait pas assez d'avions américains et on a encore dû rester là trois semaines de plus. On sortait, on allait se promener, on allait jusqu'à Weimar où on allait voir les malades qui se trouvaient dans le grand hôpital. On a attendu jusqu'au 7 mai et on nous a dit « les avions sont là, dépêchez-vous » et nous avons été ramenés avec des Dakota²⁶.

²¹ « De Suède en Belgique. Une rescapée de l'enfer nazi délivrée grâce au comte Bernadotte », *La Dernière Heure*, 2 juillet 1945, p. 1 ; « Le rapatriement », *La Libre Belgique*, 6 juillet 1943, p. 2.

²² Pieter Lagrou, « Le retour des survivants des camps de concentration aux Pays-Bas et en Belgique : de l'ostracisme à l'héroïsation », in Marie-Anne Matard-Bonucci, *op. cit.*, p. 250-269.

²³ Chantal Kesteloot, « Il y a 75 ans – “Nous avons l'impression de sortir d'un bain d'horreur” », consulté le 24 novembre 2024 : <https://www.cegesoma.be/fr/il-y-75-ans-nous-avons-l%E2%80%99impression-de-sortir-d%E2%80%99un-bain-d%E2%80%99horreur>

²⁴ Voir article de Dorien Styven, « Our fight is not over. The liberation of Buchenwald and its survivors from Belgium », *Témoigner. Entre histoire et Mémoire*, n° 140, 2025, p. 55.

²⁵ Ezra Natan (1910-1996) est originaire d'Istanbul. Il est arrêté fin octobre 1943, interné à Malines et déporté à Buchenwald par le convoi spécial du 13 décembre 1943.

²⁶ André Goldberg et Dominique Rozenberg, *op. cit.*, p. 193.

Par la suite, afin de faciliter les opérations de retour, le CBR envoie quatre cents agents dans les territoires occupés. Ces « officiers de liaison »²⁷ sont placés sous la direction du SHAEF et de l'UNRRA et ont, en réalité, un rôle subalterne, la décision du rapatriement appartenant exclusivement aux armées alliées. Néanmoins, leur présence est utile pour faire pression pour accélérer le retour des déportés belges et tenir le BCR informé de la localisation et du nombre de personnes à rapatrier. Les officiers de liaison visitent systématiquement tous les camps, prisons, hôpitaux dans le but de recueillir un maximum de données concernant les Belges à rapatrier ou portés disparus. L'officier de liaison belge sur place rencontre les rescapés pour lesquels il établit une carte d'enregistrement. Il prévoit à cet effet un entretien individuel qui permet de contrôler l'identité et la condition physique de la personne à rapatrier. Ils basent également leurs recherches sur des demandes familiales, en fonction des informations qu'on leur fournit. Ils se rendent sur les lieux où le déporté a été vu la dernière fois et tentent de retracer ensuite son parcours. Ils doivent aussi enquêter pour apporter d'éventuelles preuves de décès.



Bruxelles, des rescapés des camps posent pour la photo à leur arrivée à la gare du Midi, 31 mai 1945
© Collection CegeSoma-Archives de l'État (DO4)/Coll.UPJB/Buhbinder

Le retour en Belgique se fait la plupart du temps en train, en groupe accompagné, de 400 à 900 personnes. Si nécessaire, des camions voire des avions sont utilisés. Le responsable du transport conserve les cartes d'enregistrement – seule pièce d'identité du déporté – et les remet en Belgique au chef du centre de rassemblement de destination. Une fois rentré chez lui, le rapatrié doit se présenter à la maison communale où, grâce à sa carte de *DP*, il peut à nouveau obtenir des documents d'identité. Il peut également bénéficier de mesures officielles d'aide aux rapatriés comme la gratuité des soins médicaux, la prise en charge par l'État de séjours en sanatorium ou les suppléments de rationnement de charbon, d'aliments.

²⁷ Voir Patrick Nefors, « Les officiers de liaison belges et les missions de rapatriement », *Jours de guerre. Jours de Londres*, Bruxelles, Dexia, 2000, p. 285-313 ; « Les officiers de liaison et de recherche dans les anciens territoires occupés », *Archidoc News* (Direction générale Victimes de la Guerre), SPF Sécurité sociale, n° 4, mars 2010, p. 2-4.

En revanche, aucune disposition spécifique n'est prise par le CBR à l'égard des Juifs rapatriés. Sur les 30 291 Juifs domiciliés en Belgique avant 1940, 1 522 rentrent en Belgique. Selon les dispositions internationales, chaque personne déplacée doit récupérer la situation qui était la sienne avant-guerre et donc retourner dans le pays d'où elle a été déportée. Ce qui signifie que les survivants juifs qui bénéficiaient d'une autorisation de séjour avant 1940 ont le droit de rentrer en Belgique. Néanmoins, il semble que dans certains cas, cela ne se soit pas passé de façon si automatique. Lors du rapatriement des déportées de Suède, les non-Belges ne figuraient, dans un premier temps, pas sur les listes, « des prisonnières politiques juives bessarabiennes, autrichienne pour l'une d'entre elles, ayant habité la Belgique, y ayant leur famille, ayant participé activement au mouvement de résistance contre l'Occupant et que les autorités belges empêchent jusqu'ici de rentrer »²⁸ s'indigne *Le Drapeau rouge*. Par solidarité, Suzanne Grégoire²⁹, résistante communiste et ancienne responsable des Femmes du parti, refuse de partir avec le premier convoi de rapatriement afin de débloquer la situation.

Une fois rentrés, les survivants juifs retrouvent le statut dont ils bénéficiaient avant l'Occupation. En revanche, les Juifs qui entrent pour la première fois sur le territoire belge au retour des camps n'ont en principe pas le droit de séjourner³⁰. La Belgique affirme ne pouvoir les accueillir que temporairement en attendant la poursuite de leur trajet d'émigration. Ils seront donc appelés « transitaires », mais beaucoup s'établiront en Belgique. Démunis, isolés, les survivants juifs ne bénéficient d'aucune aide spécifique de la part de l'État belge. La communauté juive va dès lors s'organiser et se substituer à l'État pour leur fournir une aide matérielle, médicale et juridique à travers notamment l'AIVG (Aide aux Israélites victimes de la guerre), créée dès le mois d'octobre 1944³¹.

Malgré l'instabilité politique du pays et une certaine improvisation, l'opération belge de rapatriement est un succès. Un bilan intermédiaire du rapatriement établi vers la mi-juin 1945 indique que depuis la fin du mois d'avril, 4 000 à 5 000 rapatriés par jour sont rentrés au pays, dont 7 000 survivants des camps de concentration³². Au mois d'août 1945, moins de 3 % attendent encore leur rapatriement. Une fois le rapatriement massif de l'été 1945 achevé, le CBR se concentre davantage sur la recherche des personnes toujours disparues c'est-à-dire plus de 20 000 personnes. Le CBR, alors en liquidation, met en place un personnel qualifié chargé de prendre le relais des officiers de liaison et de rechercher des disparus³³.

Cependant, pour les déportés qui ont retrouvé leur foyer, la fin de la guerre ne signifie pas la fin de leurs souffrances. Après l'expérience de la déportation, retourner à la vie normale est une épreuve. Beaucoup gardent des séquelles physiques et psychologiques et sont profondément marqués par des mois de privations et de mauvais traitements. L'expérience de la vie concentrationnaire et de la déshumanisation de même que le souvenir des disparus resteront un traumatisme difficile à surmonter.

²⁸ « Avec nos rescapées revenues de Suède », *Le Drapeau rouge*, 2 juillet 1945, p. 1.

²⁹ Suzanne Grégoire (1906-1982) : militante communiste, conseillère communale à Herstal. Membre du Comité central du parti et responsable des Femmes communistes. Résistante, arrêtée en mars 1943 et déportée à Ravensbrück.

³⁰ Anne Roekens, *La Belgique et la persécution des Juifs*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 2010, p. 96.

³¹ Voir Catherine Massange, *Bâtir le lendemain. L'Aide aux Israélites victimes de la guerre et le Service social juif de 1944 à nos jours*, Bruxelles, Didier Devillez, 2002.

³² Pieter Lagrou, *Mémoires patriotiques et Occupation nazie*, Bruxelles, Complexe, 2003, p. 98.

³³ *Archidoc News*, op. cit., p. 4.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.